

BARON et Baronske, deux noms tout pareils, à première vue, mais qui désignent des personnalités différentes. Différentes à tous points de vue : de corps, d'âme, de manière de vivre et de comprendre la vie. Tous deux appartiennent à la grande famille des « types bruxellois » au sein de laquelle nous relevons : Jan de Leuveneer, Luppe Kassuul, de Leugenoot, Zot Lowieke Nele Kazak, l'Hondendief, Tit de Spons, Prinske et plusieurs autres astres d'envergure plus vaste ou moindre.

Du côté femmes citons : Nette Lameer, Marie het Hondenwif, Razige Mie, de Schoolmestes, 't Schramoeliewif et d'autres.

Parmi ces vagabonds et joyeux drilles d'aucuns ont chez Maman Thémis mainte encoche à leur taille pour ivresse publique et tapage

(1) Écrit avant la guerre (note de l'auteur).

nocturne, vols domestiques, coups et blessures réciproques, outrages et menaces à la police... d'autres peuvent être considérés comme les gens les plus doux de la création et qui ne feraient pas de mal à une mouche.

« Ne pas faire de mal à une mouche » c'est, vous le devinez, une expression figurative en sa candide poésie. En effet, que ces gens « dans un moment d'extrême exaltation » se crèpent le chignon, qu'ils emploient des qualificatifs peu flatteurs et d'une belle irrévérence à l'égard d'adversaires de l'un ou de l'autre sexe, c'est fort excusable, eu égard à leur éducation particulière et à l'obligation pénible où ils se trouvent de résider très nombreux dans les mêmes bâtiments. « Ils ne sont pas pour cela moins bons que les meilleurs. » C'est leur avis et ils ne se font pas faute de le proclamer bien haut.

La police est-elle appelée parce que les hommes des Marolles, ou les femmes, ou les uns et les autres en sont venus aux mains (cela se présente plus particulièrement le samedi, le dimanche et le lundi soir), si elle manifeste

l'intention d'intervenir, ces gens qui « ne feraient pas de mal à une mouche » s'exclament naïvement :

— On ne fait rien de contraire, hein Monsieur... Ç' qu'on peut plus 'n fois s'expliquer!

Si la police tient, malgré ces déclarations pacifiques, à avoir l'autorité et le dernier mot (comme de droit), il lui faut absolument y aller avec une énergie presque brutale. En effet, ces douces personnes qui, tout à l'heure, s'expliquaient gentiment à leur manière en s'arrachant mutuellement les cheveux, les yeux et les oreilles, se retournent tous à la fois contre les représentants de la force publique et l'« explication » deviendra tout de suite une bataille en règle.

Baron Crayon

L'histoire de Baron, ou comme les Ketjes de Bruxelles l'appellent plus souvent, de Baron Crayon, n'est pas des plus ragoûtantes.

C'est un gentleman que le manque de soin

et l'abus des boissons fortes ont fait choir au rang le plus bas.

Sujet à des crises de delirium tremens, il lui arrive de commettre, à ces moments-là, des actes contraires aux lois et aux mœurs. Ainsi, un jour que des écoliers le suivaient en criant : « Baron Crayon », il tira son couteau et tua l'un d'eux. Cette affaire causa une vive émotion.

Lorsqu'elle fut appelée devant l'une des chambres correctionnelles du tribunal de Bruxelles, on tint compte de sa responsabilité limitée et des circonstances atténuantes. Une peine de quelques mois seulement d'emprisonnement fut prononcée.

Il recouvra, dès lors, assez vite la liberté, de sorte qu'on peut le voir de nouveau, déambulant par les rues de la capitale et présentant, sur la voie publique et dans les cafés, des crayons, épingles à cheveux, bobines de fil, boîtes de cirage et lacets de bottines.

Gagne-t-il beaucoup, il boit du genièvre et mange peu. Ne gagne-t-il pas comme il le voudrait, il devient pressant, incommode, agressif et dangereux, une nuisance pour les consomma-

teurs et pour les passants. Parvient-il à coincer la victime que son insistance a choisie, il ne la lâche pas qu'il ne lui ait vendu quelque chose ou n'en ait reçu une obole.

Il est sempiternellement dépenaillé et souvent un orteil noir pointe à travers sa godasse usagée.

De quoi se nourrit-il? Où dort-il? Mystère ! Autrefois, il allait souvent dans l'une ou l'autre « maison de logements » de la rue Haute, « chez Berreke », « Aux Cinq Centimes » et surtout à l'asile de nuit de l' « Armée du Salut ».

Cette institution offre des lits à louer à des prix différents, selon votre rang social et les circonstances : dix, cinq et trois sous. Les logeurs y sont à l'aise, mais on ne tolère pas grand tapage et le « lieutenant » sait se faire respecter.

Il y a des années, Baron Crayon logeait souvent là. On y appréciait son absence plus que sa visite, car il s'était fait une spécialité — surtout quand il était ivre — de tout chambarder.

On se querellait alors, on poussait et on cognait, jusqu'à ce que les récalcitrants fussent

conduits chez « Madame Pletinckx », c'est-à-dire à l'amigo.

Arrivé là, Baron Crayon s'apprivoisait. Il avait surtout une crainte révérentielle du « Zotkapotje » (camisole de force) dont il avait été maintes fois revêtu.

Post scriptum. — Nous n'avons pu arriver à savoir ce que Baron Crayon était devenu pendant et après la guerre. Sans doute a-t-il troqué son existence contre la vie éternelle. Que son âme repose en paix!

Baronske

Voici un fumiste, un gaillard qui connaît les gens et les choses. Dans sa catégorie il n'en existe pas deux comme lui. C'est un grand philosophe malgré son air de ne pas y toucher.

Un philosophe, ai-je dit, mais pas un de ceux-là qui s'appliquent à échafauder des systèmes, à trancher des questions abstraites, écrivant d'épais volumes bourrés d'assertions et d'expo-

sés qui aboutissent, en fin de compte, à cette conclusion : Nous ne savons rien de rien. Baronske est un philosophe du plus bel orient qui, vivant au centre de la grande vie citadine, en tire tout ce qu'on peut en tirer : bons morceaux, fonds de faro et pourboires à tire-larigot.

Baronske est un avorton de la hauteur d'une botte à peine, un chipotier, une tête-en-l'air, mais qui fout la paix à tout le monde. Il ne s'impose pas, ou, du moins, il paraît ne pas s'imposer, se faire désirer. Une fois là, il ne lâche les clients que lorsqu'ils sont tout à fait « à plat ».

« Etre à plat » signifie qu'il n'y a plus rien à en obtenir, boissons, nourritures ni argent.

Les « clients », pour Baronske, sont ces Bruxellois qui, la nuit, dans les cafés, boivent beaucoup de faro et font du boucan, vantant leur travail et leur prospérité et qui passent toute la matinée à fainéanter dans leur mansarde, trop paresseux et dépourvus de dignité pour s'occuper de leurs affaires et oubliant de régler le compte de leurs « fournisseurs », tou-

jours les premiers où l'on boit et où on fait la bête, les derniers quand il s'agit de travailler. Les clients de Baronske sont aussi les patrons d'estaminets qui lui font faire le « sale ouvrage » dans la cave et nettoyer la pompe à bière, lui permettant, en retour de ces bons offices, d'achever tous les verres et bouteilles à moitié vides de la veille.

Ses principaux clients sont les « poires » — c'est le terme du métier — qui, la nuit, traînent dans les petites boîtes et pour lesquels il récite son morceau capital : « Le plus grand succès du siècle : Le Bossu ou le petit Parisien Lagardère, drame de coups d'épée, en 4 parties et 50 tableaux (1) ».

Il doit la connaissance de cette histoire aux nombreux billets de faveur que les aubergistes lui donnent pour un cinéma dont les affiches sont exposées dans leur établissement. Le « texte », à proprement parler, est de lui.

Lagardère n'est pas, d'ailleurs, le seul monologue de son programme. Il commence par

(1) Sic.

l' « Enfant Terrible » et finit par « Faust » — non pas celui de Gœthe!... — celui de Toone, le directeur du poesjenellenkelder, au coin de la rue Notre-Dame-de-Grâce! (1).

Les « poires » des petites boîtes disent qu'il parle le français comme « une vache l'espagnol (2) » mais il fait semblant de ne pas entendre et continue comme si rien n'avait été dit.

Ces noctambules peuvent alors le barbouiller de noir ou de rouge et lui jouer tous les tours imaginables, à condition qu'il lui en revienne quelque profit : fonds de lambic, pains de saucisse, œufs durs et menue monnaie. La collecte, Baronske ne la fait pas lui-même. Il ne mendie jamais!... quelqu'un de la compagnie doit s'en charger.

Si l'habit faisait le moine, avec son habit ou son « complet », Baronske serait un chic type. Tantôt il arbore une jaquette, tantôt un veston,

(1) C'était l'adresse du Théâtre des Marionnettes à cette époque.

(2) Sic.

un phalzar étriqué parfois, et parfois, en pattes d'éléphant, un chapeau à larges bords, à certains moments; à d'autres, un galurin minuscule. Toujours, son cou émerge d'un large col à coins cassés — rarement propre — qu'orne une vaste lavallière. Ses souliers sont ou bien de format américain, à bouts carrés, ou bien étroits et pointus selon l'occasion et la munificence des « poires »...

Nuit et jour, Baronske est dans la rue et au café. Surtout la nuit, mais rarement dans le quartier de la Porte de Hal où il habite. Baronske est un aristocrate — son nom l'indique! — et « il n'aime pas la crapule (1) ».

S'il traverse la rue Haute et que des enfants, petits ou grands, lui crient des injures, il ne dit rien, il ne se retourne même pas. Avec les agents de police, seuls, il daigne parfois faire un bout de causette, et encore s'il les connaît personnellement. Autrement, non.

Toujours, il va d'un pas rapide, plus long que la longueur de ses jambes, et l'on craint, à le

(1) Sic.

voir filer ainsi, que ses chaussures, trop larges, quittent brusquement ses pieds pour s'envoler vers les étoiles.

Dans les faits et gestes de Baronske, dans toute sa vie, il y a quelque chose de comique. C'est un nabot, un fantaisiste, un zwanzeur et... un philosophe.

TYPES

BRUXELLOIS

**traduit et adapté du flamand par
R. Kervyn de Marcke ten Driessche**